

STUDIO DIFFÉREMMENT

Les textes et les illustrations
de cette rubrique historique
sont protégés par l'article L-111-1
du code de la propriété intellectuelle,
pour toute utilisation nous contacter.

© Studio Différemment



La chute du clocher de la Dalbade

Le samedi soir, un pan du clocher était déjà tombé dans la cour de l'école libre de la rue Saint-Remésy 1. Le dimanche matin très tôt, c'est la tourelle sud-ouest 2 (où on avait constaté le 20 mars l'élargissement d'une importante lézarde au niveau de la première galerie) qui cède : premier « bruit formidable » qui réveille les habitants du quartier. Puis entraîne tout le haut du clocher avec elle : deuxième bruit « beaucoup plus considérable et prolongé ».

ACCIDENT Le dimanche 11 avril 1926 peu après 3 heures du matin, le plus haut monument de Toulouse s'écroulait sur lui-même, éventrant son église et écrasant sous ses débris deux maisons et leurs habitants.

« C'ÉTAIT COMME UN ROULEMENT ININTERROMPU, coupé par intermittences de bruits sourds, de coups violents, comme

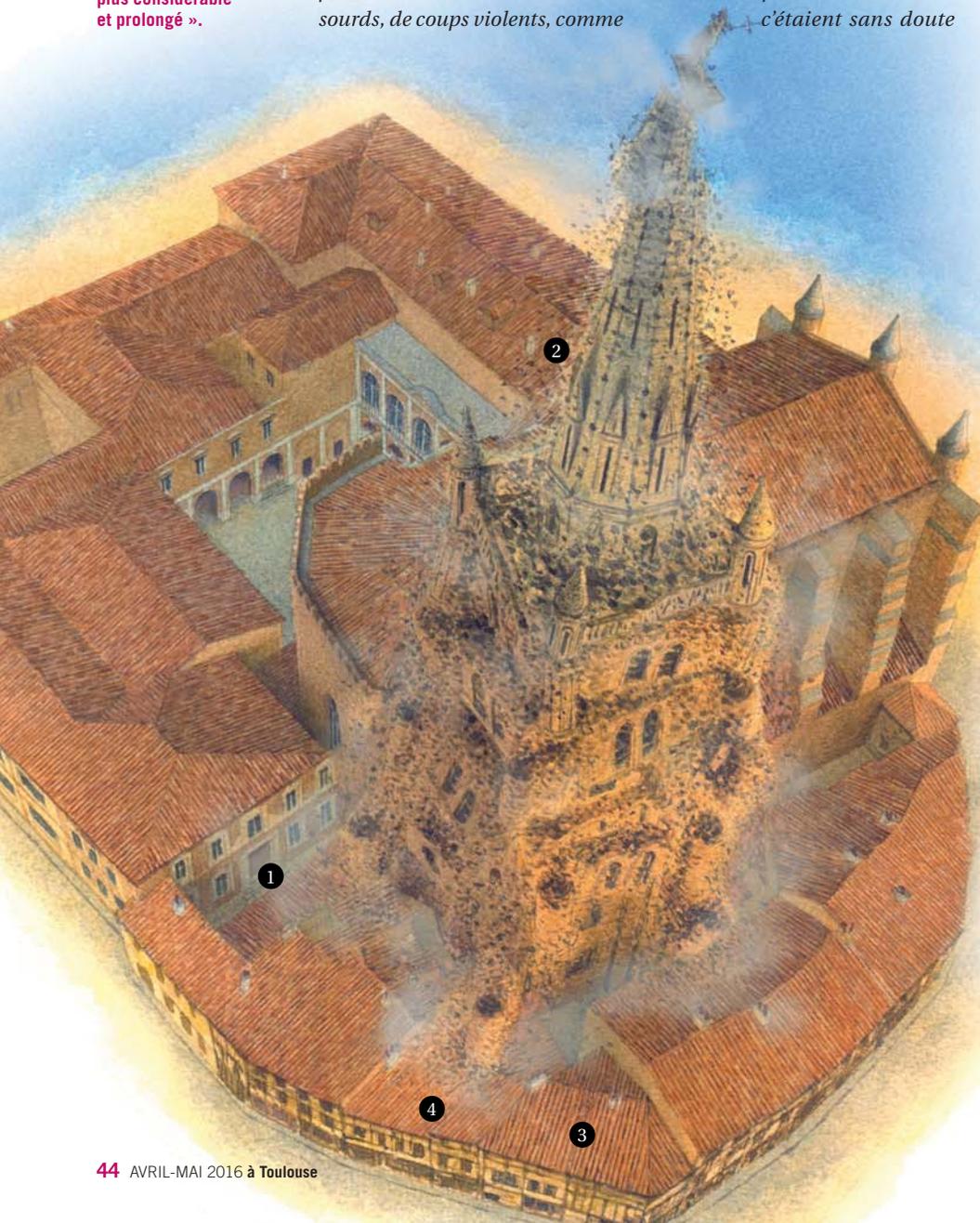
si un tremblement de terre venait d'engloutir une partie du quartier !... Puis on entendit le bruit caractéristique d'une avalanche ; c'étaient sans doute

les matériaux qui roulaient sur les toits des maisons voisines... Un lugubre silence succéda à ces bruits nocturnes que rendait plus tragique encore le hululement d'un fort vent d'autan. Le clocher de la Dalbade venait de s'écrouler. »

L'église, à moitié éventrée, était vide. Pas les deux maisons des 18 et 20 rue des Polinaires.

AU N°18 3 : celle du boulanger Denax est la plus touchée : deux morts et quatre blessés. Dans cette famille « d'excellentes gens, très laborieux, estimés de tous » venue il y a quelques années de Saint-Lys, la mère est retrouvée à 6h 15 « sous les décombres, la face contre terre, écrasée et asphyxiée ». On mettra plus d'une journée à retrouver le père, tué dans son fournil. Pas loin, une jeune fille (contusions multiples), le fils (amputé) et deux autres jeunes employés, l'un « grièvement blessé au thorax », l'autre « avec un pied complètement écrasé » et qu'on ne réussit à délivrer qu'en fin d'après-midi : « Il parle sans difficulté, sa triste position ne lui enlève pas ses esprits, et il s'enquiert avec émotion du sort de la famille Denax et des voisins. »

AU N°20 4 : cinq blessés, trois dans la famille Bonneval dont le père, pontonnier aux aciéries ; le fils a réussi à sauter dans la rue



juste avant l'effondrement.

Plus le jeune couple Saint-Agne (lui est employé aux Chemins de fer du Midi).

Les habitants des maisons voisines, bien heureux d'être en vie, posent sur les décombres pour les photographes et racontent qu'ils se plaignaient depuis longtemps des chutes de briques du clocher. Le carillonneur Clastre dit qu'il fallait s'y attendre puisqu'« on ne faisait sonner les cloches qu'avec précaution de peur que le son ne désagrègeât des murs branlants ». Et que, « quand passait l'un de ces lourds camions automobiles qui font trembler le sol, la tour était secouée profondément, on eût dit un mât de navire ». Le chanoine Contrasty est lui aussi très écouté : il confirme qu'il y a eu trois phases. D'abord un « bruit formidable » qui le réveille en sursaut et le fait courir à sa fenêtre : « J'ouvris, je jetai un coup d'œil vers la Dalbade. Le clocher était debout ! Je respirais. Et j'allais me recoucher quand un second bruit, beaucoup plus considérable et prolongé que le premier, me jeta de nouveau à la fenêtre. Quand je regardais, cette fois, le clocher avait disparu, anéanti. Enfin, un troisième roulement sinistre vint frapper mon oreille : c'était la voûte (de l'église) qui s'affaissait dans un formidable fracas. »

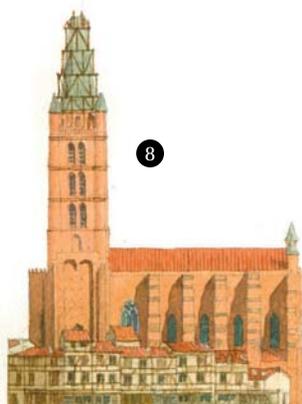
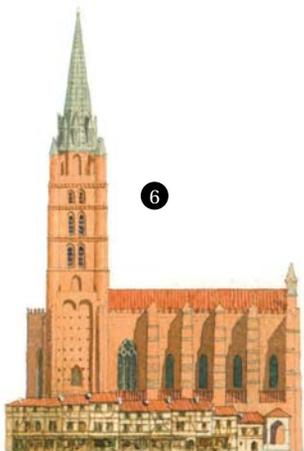
S'il a aussitôt regardé le clocher, c'est que le chanoine avait des craintes. Le 20 mars, Clastre le carillonneur l'a fait monter voir l'élargissement de la lézarde à l'intérieur de la première galerie. Le chanoine a appelé l'architecte de la ville qui a minutieusement inspecté l'ensemble le lendemain et conclu : « Tout cela est bien vilain ! ». Avant de conseiller une consolidation de la tourelle et de faire son rapport à l'architecte des Monuments historiques. Qui est venu à son tour mais s'est montré plus rassurant : « Vous vous êtes alarmé à tort, a-t-il dit au chanoine, tout cela n'est pas bien grave et avec quelques travaux d'entretien, nous en viendrons à bout. Je vais rendre compte au ministre

et j'espère bien que dans quelque temps, tout danger sera écarté ! »

HUIT MOIS APRÈS la catastrophe, à la veille de Noël, le tribunal, prudent, conclura « qu'aucune infraction ne peut être relevée contre quiconque » et prononcera un non lieu. Le rapport de l'expert expliquera en effet que le clocher « sans présenter à proprement parler aucun vice de construction, devait à quelque particularité de ses dispositions une fragilité anormale. » ▶

Ce n'est que dans un troisième temps que les débris accumulés sur la toiture de l'église la font céder ⑤ dans « un formidable fracas ». Quelques heures plus tard, la Dalbade aurait été pleine pour la messe du dimanche matin...

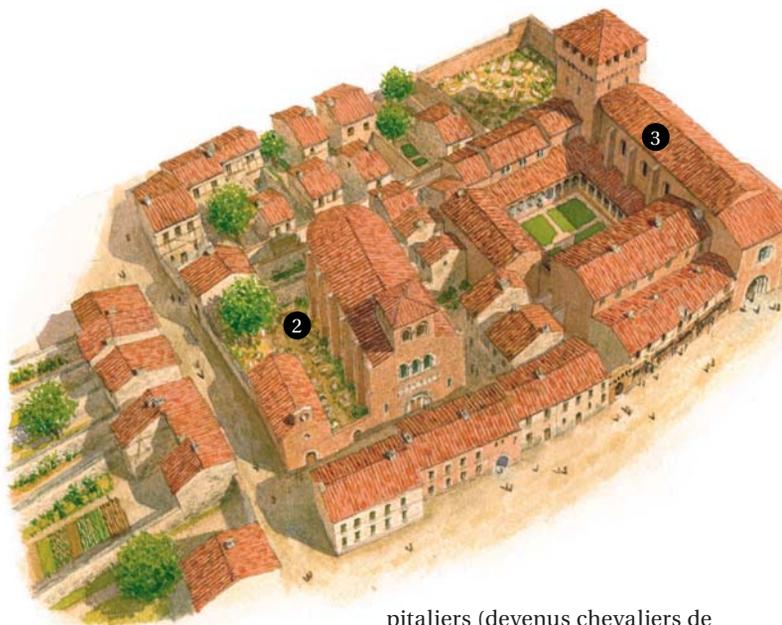
Ci-dessous, l'église avec son premier clocher ⑥ à la fin de l'ancien régime, puis au début du XIX^e siècle ⑦ avec son clocher tronqué depuis les destructions révolutionnaires. En 1882 ⑧ on lui rajoute une galerie et une flèche (81 m de hauteur). Après la catastrophe, on commence à bâtir un nouveau clocher plus à l'ouest ⑨ ... avant d'y renoncer.



La Dalbade à la fin de l'ancien régime, avant que l'on s'attaque à son clocher en 1794-95. L'hôtel voisin des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem **1** (ou de l'Ordre de Malte) a été presque totalement reconstruit de 1668 à 1684 par Rivals dans un style qui inspirera plus tard la conception des immeubles de la place du Capitole et de la place Wilson.

► « Fragilité », un mot qui définit bien la Dalbade. Malgré son apparence massive, la principale église paroissiale du sud de la vieille ville sera longtemps un objet de conflit, que ce soit avec ses voisins ou même et surtout en son sein.

LES VOISINS, dès l'installation du premier sanctuaire **2** entre XI^e et XII^e siècles par les bénédictins de la Daurade, ce sont les Hospitaliers, des moines soldats très actifs en Terre Sainte et qui veulent avoir un pied à terre à Toulouse. Les Hospitaliers ont hérité vers 1115 de la vieille église du lieu, Saint-Rémi **3** (Sant Remesi en occitan), et ne veulent pas de concurrence en matières d'aumônes dans ce riche quartier proche du château de leurs amis les comtes. D'où au moins trois occupations manu militari de la Dalbade par les Hospitaliers finalement conclues par un ac-



cord solennel signé en 1158 dans le cloître Saint-Sernin : sur ordre du pape, les Hospitaliers rendent définitivement la petite église de la Dalbade au prieur de la Daurade. Mais les conflits de voisinage dureront longtemps. Le dernier d'importance aura lieu autour de 1670 lorsque les Hos-

pitaliers (devenus chevaliers de l'Ordre de Malte) reconstruiront leur commanderie en aveuglant une bonne partie des vitraux sud de la nef de la Dalbade.

LA DALBADE, c'est en latin « Santa Maria dealbata » (Sainte Marie la blanchie, en référence au revêtement à la chaux qui ornait cette première église), ce qui donna Dalbada dans l'occitan parlé à Toulouse. Un nom immaculé pour un quartier assez bariolé : riche et aristocratique au sud, vers le Château narbonnais qui deviendra ensuite le puissant Parlement.



Dans le reste de la paroisse, l'ambiance est nettement plus populaire avec les marchands de la grand rue à l'est, les couteliers et poissonniers au nord, surtout l'île de Tounis avec ses bouchers et ses tanneurs à l'ouest. Au milieu de cette société toulousaine en réduction, la Dalbade est le lieu de tous les conflits, l'atelier d'apprentissage de la démocratie et de la confrontation régulée, comme beaucoup d'institutions ecclésiastiques médiévales.

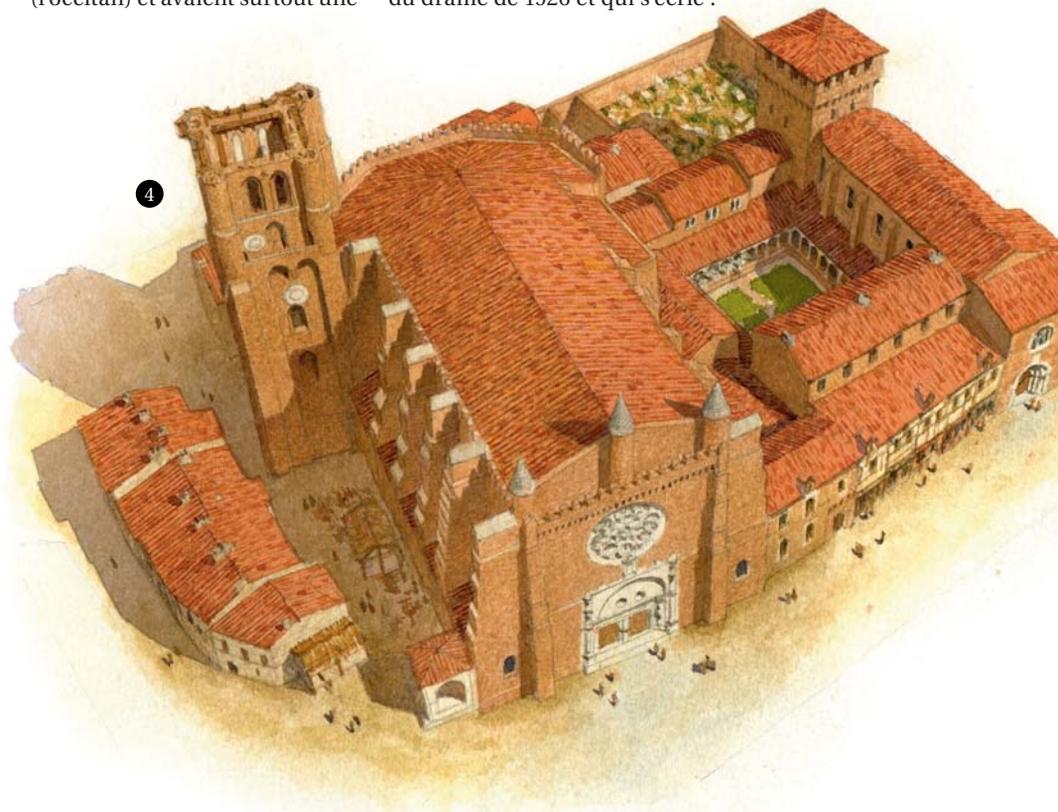
Car si, ecclésiastiquement, la Dalbade dépendait du prieur de la Daurade qui nommait ses prêtres, elle était gouvernée par ses paroissiens pour tout le reste : personnel, travaux, cérémonies, finances... Des paroissiens qui se réunissaient ordinairement le dimanche avant la Pentecôte en assemblée générale et élixaient les quatre « ouvriers » qui allaient gouverner l'institution pendant un an. À la manière des Capitouls, chacun représentait un quartier : un au nord pour les couteliers, un à l'ouest pour Tounis, un au centre pour la grand rue et Sainte-Claire, un au sud chez les parlementaires. Et le travail ne manquait pas : la Dalbade, c'était 45 bayles chargés des « tables » (chapelles, œuvres ou confréries), de nombreux employés (bedeau, carillonneur, organiste, chasse-chiens...) et une douzaine de prêtres car en plus de célébrer les messes pour les vivants, la paroisse devait célébrer contre revenus (les obits) des messes pour les morts (3903 chaque année au début du XVII^e siècle).

LES OUVRIERS, laïcs, ont parfois du mal à comprendre les prêtres et les choses ne s'arrangeront pas quand, après une crise majeure (le curé était devenu fou, son remplaçant finit par être arrêté pour irrégularités), l'église fut prise en charge en 1619 par la confré-

rie des prêtres de l'Oratoire. Entre nos ouvriers et cette nouvelle confrérie très renommée mais non toulousaine, le courant passait difficilement : s'ils étaient peut-être plus professionnels que leurs prédécesseurs, les oratoriens étaient moins nombreux, venaient de régions où on n'entendait pas « la langue » (l'occitan) et avaient surtout une

4 du très haut clocher, inspiré de celui de Sainte-Cécile d'Albi. Et c'est l'abbé Casimir Taillefer de Laportalière qui, en 1882, fait reconstruire le haut du clocher arasé par les révolutionnaires. D'où le désespoir de leur successeur, le chanoine Contrasty, au milieu des gravats qui encombrant sa nef le lendemain du drame de 1926 et qui s'écrie :

Construite vers le début du XII^e siècle par les bénédictins de la Daurade, la première église de la Dalbade (dessin page de gauche) 2 a bien du mal à se faire une place à quelques pas de l'église Saint-Rémi 3 dont ont hérité en 1115 les très entreprenants chevaliers hospitaliers.



fâcheuse tendance à considérer que la Dalbade leur appartenait. Comme lorsqu'en 1706 ils mirent leur « chiffre » sur la grille d'une chapelle, chiffre ensuite arraché par les ouvriers d'où procès en Parlement.

C'est peut-être ces tensions fréquentes avec les laïcs qui expliquent que les grandes améliorations que connut la Dalbade furent justement l'œuvre de deux de ses plus entreprenants curés : c'est le vicaire général Antoine de Sablonnières qui rebâtit totalement l'église au début du XVI^e siècle, paye un tiers des dépenses et lance la construction

« Ma pauvre église, mon pauvre clocher, je ne vous verrai pas reconstruits !... C'est l'affaire de siècles !... » ●

À lire :

« Histoire de la paroisse N.-D. La Dalbade » Abbé R.-C. Julien, Privat 1891, collections de L'Express du Midi et du Midi Socialiste (consultables sur Rosalis : rosalis.bibliotheque.toulouse.fr).

© Studio Différemment 2016 :
Illustrations : Philippe Biard
Texte : Jean de Saint Blanquat.

De 1503 à 1535, Antoine de Sablonnières fait totalement reconstruire l'église (endommagée par un incendie au XV^e siècle). Le « campanile », le plus haut de Toulouse, ici en chantier 4 sera lui achevé en 1551.